

Gérard Cuvelier : « Attentifs aux plus fragiles et aux talents de demain »

Enseignant-chercheur en sciences des aliments dans un établissement public destiné à rejoindre le plateau de Saclay (Essonne) dans le cadre du projet du Grand Paris, Gérard Cuvelier, 55 ans, est père de trois enfants et quatre fois grand-père. Il raconte avec passion son métier et ses nombreux engagements pastoraux.

D'où vient cette vocation professionnelle si profondément ancrée ?

J'ai grandi dans le bassin minier du Pas-de-Calais, près de Béthune, où mes parents étaient agriculteurs. J'aurais pu devenir à mon tour paysan, car je suis attaché à la terre, mais la ferme familiale était trop petite et j'ai mené des études à l'École nationale supérieure des industries alimentaires, complétées par une formation en chimie macromoléculaire, qui m'ont mené vers une autre voie. Celle-ci n'est toutefois pas sans rapports avec mes origines puisque je suis chercheur et que j'enseigne également dans le domaine de la transformation alimentaire.

Plus jeune, je n'aurais pas imaginé vivre en milieu urbain, en banlieue parisienne, mais nous nous y sommes très bien adaptés et notre vie familiale, notre vie d'Église, associative, s'est bien enracinée à Massy, puis à Monthléry où nous habitons depuis deux ans.

Quel itinéraire vous a conduit au diaconat ?

Lorsque nous sommes arrivés à Massy, nous nous sommes rapidement engagés dans la vie locale, en rejoignant notamment une association de parents d'élèves. J'ai aussi participé aux débuts d'un mouvement qui soutenait des projets de développement en Afrique. Mon épouse, pour sa part, était bénévole au Secours populaire. Nous étions aussi actifs dans la vie paroissiale, dans le grand ensemble pastoral de Massy en nous engageant dans la préparation au baptême, dans la catéchèse, puis, dans les équipes d'animation pastorale lancées par le diocèse d'Evry-Corbeil-Essonnes. C'est dans ce contexte que j'ai été interpellé par un ami prêtre qui m'a demandé si j'avais déjà pensé au diaconat. J'ai aussitôt éclaté de rire car je n'y avais vraiment jamais songé. Mon épouse et moi, nous nous sommes dit ensuite que la question méritait réflexion. Nous avons interrogé nos enfants qui étaient encore jeunes. L'aîné, qui avait alors 14 ans, nous a plutôt encouragés en insistant sur le fait que cela avait l'air important pour nous. Nos proches nous ont aussi beaucoup soutenus en nous assurant de leur soutien, ce qui a été important dans notre réflexion. Il nous a semblé que cela pouvait être un chemin de bonheur. J'ai donc entamé les deux années de discernement, puis la formation avant d'être ordonné en 1993... Je n'avais que 37 ans !

Quelles ont été vos missions successives ?

La lettre que m'a envoyée notre évêque précisait que mon premier lieu de mission restait ma vie de famille, ma participation à la vie sociale, politique et culturelle de la cité. Elle insistait aussi sur ma place au travail, la nécessaire attention à porter à mes collègues et aux étudiants que je forme.

Puis sont venues d'autres missions plus spécifiques qui furent chacune la source d'un profond enrichissement humain et spirituel. J'ai d'abord été pendant neuf ans aumônier diocésain et conseiller spirituel du Comité catholique contre la faim et pour le développement (CCFD). J'ai beaucoup apprécié l'expertise de l'association. Par la suite, j'ai accepté de devenir pendant six ans l'aumônier de la coopération missionnaire, un service de l'Église de France qui permet de nourrir les liens avec les Églises d'autres pays, et qui fait partie des Œuvres pontificales missionnaires. Enfin, j'ai été sollicité pour rejoindre l'équipe de formation du séminaire de la Mission de France, ce diocèse non territorial voué à la rencontre, notamment de ceux qui ne partagent pas notre foi. Mon rôle est d'y accompagner des diacres et des prêtres. Toutes ces missions ont été pour moi l'occasion d'une grande ouverture sur le monde.

Vos collègues sont-ils au courant de votre engagement ministériel ?

Certains le savent, d'autres non. Je ne tiens pas particulièrement à m'afficher comme diacre. Mais j'ai été témoin de clins d'œil amusants... L'année dernière, un papier du quotidien La Croix sur l'Église de France était illustré par une photo de moi en gros plan en pleine église, en train de prêcher ! Les collègues qui avaient feuilleté le journal m'ont dit pour certains qu'ils étaient au courant, pour d'autres qu'ils l'ignoraient complètement et qu'ils étaient franchement surpris. Les réactions à mon engagement sont souvent très positives. Quelques-uns, désireux de savoir en quoi consiste le diaconat, m'ont posé des questions... Avec mes étudiants, j'ai parfois l'occasion de parler sur la vie de foi. J'ai le bonheur de pouvoir témoigner d'une cohérence entre ma vie de foi et ma vie professionnelle. Je me donne entièrement à mon métier, où j'ai accepté des responsabilités importantes, et dans le même temps, je veille à demeurer attentif aux plus fragiles, ce qui, à mon sens, est la vocation de tout chrétien dans son lieu de travail. Certes, la plupart de mes étudiants sont des jeunes privilégiés, qui ont la chance de faire des études longues et de qualité qui mènent à des postes à responsabilité. Mais eux aussi peuvent traverser des fragilités et il est bon de ne pas l'oublier.

Quelles sont vos plus grandes joies ?

Je suis enthousiasmé par le fait de voir grandir des jeunes en formation, sur les plans humain et professionnel, de considérer la richesse de leur potentiel. J'éprouve aussi une grande joie à rencontrer des personnes qui se tournent vers l'Église pour demander un sacrement, le baptême notamment, et qui sont parfois cabossées par la vie. Entendre les gens raconter, à cette occasion, leurs épreuves, leurs douleurs m'émeut profondément. Enfin, à travers mon engagement à la Mission de France, je suis heureux de voir grandir les jeunes qui s'engagent vers le ministère presbytéral.

Une difficulté ?

Dans l'Église locale comme dans ma vie professionnelle, je suis frappé par la pression de l'urgence, des emplois du temps toujours archiremplis entre le travail, les enfants, nos engagements divers, le temps passé dans les transports... Il n'y a qu'à voir la difficulté à convenir de rendez-vous, en région parisienne en particulier ! Les jeunes enseignants-chercheurs sont soumis à un impératif de rentabilité, de compétitivité, d'excellence, qui n'était pas du tout le même lorsque j'ai débuté dans le métier. J'aimerais que nos vies respirent davantage, laissent plus de place à l'inattendu, à la gratuité dans les relations. Et je suis convaincu que c'est possible.

Propos recueillis par Romain Mazenod (DA 153 08 2011)